

# Marina Tsvetaeva, le rythme enragé

Les « Carnets » de la grande poétesse russe, enfin traduits en français, offrent le portrait d'une femme qui, toute sa vie, s'est jetée « la tête la première dans l'ouragan »

**M**arina Tsvetaeva est née en 1892, elle a connu les pénuries pour jeunes filles en Suisse, la Belle Époque à Paris, la Révolution à Moscou jusqu'en 1922, l'exil en Tchécoslovaquie et en France, le retour en URSS en juin 1939. C'est l'un des grands poètes de son temps, poète à vie de chien, lézine, fameuse (l'une de ses filles, Irina, en est morte en février 1920), terreur. Voici comment, quadragnénaire, elle se décrit entre rêve et réalité, marchant dans Paris : « avec mes cheveux gris, mes souliers vieux de quarante ans, mes chemises achetées à Uniprix » – rêvant quand même de « retener un être jeune, plein de santé, avec une bonne situation, un bon parti » – et traversée par cette réflexion : « *Ilya peut-être aujourd'hui trois poètes au monde, et je suis l'un d'eux.* »

Hormis l'œuvre à faire, sans argent ni chambre à soi, ce qui l'aide aussi à tenir ce sont les amours, et, comme dans l'œuvre, c'est le rythme qui compte. Elle a aimé hommes et femmes en se précipitant, disait son mari, « la tête la première dans l'ouragan » – de Sophie Parnok à Constantin Rodzevitch, de Rilke à Pasternak. Il arrive que le choix ait moins de valeur, mais, poursuit son mari qui fut toujours pour elle un repère et un soutien : « *Le déclencheur importe peu (...)* si la nullité du déclencheur se découvre, *Marina s'adonne à un désespoir digne d'un ouragan à la faveur duquel l'apparition du nouveau déclencheur est facilitée (...)* l'important c'est le rythme, un rythme enragé. »

Tsvetaeva le reconnaît, dans une note de 1919 : « *Je fais plutôt*

*partie des femmes qui courent* », mais elle ajoute aussitôt « *seulement ma course est autre – dans les poèmes.* » Cela nous vaut, dans ces Carnets, des notes d'une belle immédiateté : « *Le jeune homme a de la constance – les os craquent – les lèvres sont légères – nous nous amusons.* » C'est parfois plus anxieux, entre plaisir et désespoir : « *Il caresse, caresse comme s'il voulait*

**Les Carnets, 1913-1939**  
de Marina Tsvetaeva

Sous la direction de Luba Jurgenson, traduits du russe par Eveline Amoursky et Nadine Dubourvieux, éd. des Syrtes, 2007, 136 p., 43 €.

*convaincre ma tête, chacun de mes cheveux, j'aime cette main qui m'apartient... et s'il en avait assez et ne continue que par politesse ? Je dois me lever, mettre un terme à cela même – encore une toute petite seconde, une seule !* »

Et quand elle court après la concentration poétique, c'est tousjours en luttant contre d'autres courses, « *aller chercher le lait, couper du petit bois, mettre en route le samovar, ranger la chambre, laver*

*la vaisselle, perdre les clefs, être à 3 heures au jardin d'enfants d'Alia, faire le tour des dépôts-vente – voir si quelque chose a été vendu ou bien vendre des livres.* »

Son mari, Sergéï Efron, était sous-lieutenant de l'armée impériale en 1917, passé chez les Blancs pendant la guerre civile, puis exilé contre-révolutionnaire après la défaite. Au début des années 1930, à Paris, il finit, dit Marina, par « *s'occuper d'activités soviétiques concrètes* » (in Tzvetan Todorov, *Marina Tsvetaeva, vivre dans le feu*, la meilleure introduction à la vie et l'œuvre de l'écrivain). C'est à dire qu'il devint un agent, recruteur et dénonciateur, des services secrets de Staline. Il rentra en URSS en 1937, y fut emprisonné en 1939 et exécuté en 1941. Leur fils mourut sur le front en 1944. Leur deuxième fille, Ariadna, se convertit au communisme, connut prison et goulag entre 1939 et 1955, et se voua ensuite à la diffusion de l'œuvre de sa mère. Les relations mère-fille vont ici du relevé émerveillé de mots d'enfant – « *Tu as remarqué comme on se sentait bien dans le chagrín, c'est comme un cercle* » –, jusqu'à des réflexions plus amères

## Le désespoir et la soif d'absolu

*Lanterne magique*, 1912 ; *Verstes*, 1921) révèlent une sensibilité romantique exaltée immédiatement saluée par ses pairs. Mariée à un officier blanc, la jeune femme refuse la révolution et exalte la « *Vendée russe* » (*Le Camp des cygnes*, 1919).

Dans les années 1920, Marina Tsvetaeva quitte Moscou pour Prague, fréquente les écrivains Boris Pasternak et Reiner Maria Rilke puis s'installe à Paris en

## Le héros inconnu de Jean-Marie Borzeix

Jean-Marie Borzeix est rompu, lui qui a publié les souvenirs du résistants Claude Bourdet (*L'Aventure incertaine*, Stock, 1975). « *Mais très vite, j'ai compris que je me heurtais à une sorte de réjouissement collectif. Alors je suis allé aux archives. Et là, je suis tombé sur des documents fascinants qui m'ont fait prendre la mesure de ce qui avaient subi les juifs dans ce coin perdu de la campagne française. Tout un pan de l'histoire locale que les mémoires avaient littéralement escamoté.* »

C'est la chronique de ces cinq années d'enquête, ponctuées de découvertes inespérées, de moments d'abattement et de ren-

**Jeudi saint**  
de Jean-Marie Borzeix  
Stock, 192 p., 16 €.

contres inattendues, que Borzeix a choisi de raconter. Cinq années pendant lesquelles il s'est aussi posé beaucoup de questions. Devait-il, par exemple, donner

## L'atelier d'écriture

**I**ly a sept ans, quand tout a commencé, je n'aurais jamais imaginé que cela deviendrait un livre », confie Jean-Marie Borzeix. En cet automne 2001, l'ancien directeur de France-Culture

est contraint à de fréquents allers-retours entre Paris, où il habite, et Bugeat, le petit bourg de Corrèze où il est né soixante ans plus tôt. « *Mon père était malade. J'allais le voir deux fois par mois. Ces séjours m'ont donné l'idée de me replonger dans ce qui s'était passé là-bas à la fin de la guerre. Je suis allé interroger des gens, j'ai pris des notes, cela ressemblait à un journal de travail. Mais il n'était pas question, au début, de le publier.* »

Au fil de son enquête, Jean-Marie Borzeix parvient à reconsti-



Marina Tsvetaeva en 1927, dans les environs de Paris. RUE DES ARCHIVES/RDA

dans les années 1930, quand les incidents entre elles se multiplient : « *Cela valait-il la peine de gâcher ma vie pour elle ?* »

On trouve de tout dans ces Carnets (auxquels les éditeurs ont ajouté des photos d'époque, des extraits de correspondance, d'articles, de traductions). Beaucoup de fusées : « *Aimer quelqu'un c'est en avoir est ininterrompu* », « *La sonnerie du téléphone est toujours un ordre* », et de nombreux essais de poèmes, en forme brève le plus souvent : « *Des yeux regardaient/Prudemment/ Dans une nuit forte* ». On y trouve des relents de racisme : « *Lettons, Juifs, Géorgiens, Musulmans, avec des nez et des bouches n'ayant rien d'humain* », aussi bien que les vers écrits lors de sa liaison avec Ossip Mandelstam : « *Ah, ta tête renversée en arrière./Les yeux ni-clos, cachant – quoi donc ?/Ah, elle se renversera, ta tête –/Autrement./A mains nues on te prendra.* »

S'y ajoutent des relevés de dettes, des horaires de train pour la

campagne ou des notes littéraires : elle juge par exemple que « *la fin de Natacha Rostov est un prodige ignoble* » (en allusion à la façon dont Tolstoï transforma son héroïne de *Guerre et Paix* en épouse possessive, avec vingt kilos de plus). Mille pages de chantier défilent ainsi, entre écriture et vie quotidienne, au galop d'une phrase qui fait sentir toute l'énergie d'une existence, et que les traductrices savent transporter dans un français d'une remarquable acuité.

Marina Tsvetaeva s'est pendue en août 1941, en laissant ce message : « *Ne m'enterrez pas vivante, vérifiez bien.* » ■

Hédi Kaddour  
Signalons également Marina Tsvetaeva, ma mère, traduit du russe par Simone Goblet, éditions des Syrtes, 256 p., 21 €.

## Jean-Luc Marty

### Rumba



« *Il y a du conte, de la tragédie grecque et une fatalité tchekhovienne dans ce roman. Un livre sensuel et troublant, comme une rumba.* »

Karine Papillaud, *Le Point*

« *L'auteur est un écrivain. Un vrai. Aussi vrai que sa « danse de l'amour ».* »

Joséphine Dedet,  
*L'Intelligent*

« *Un bel hommage à la tradition musicale cubaine, sur fond d'histoire d'amour et de mort mystérieuse.* »

Patrick Poivre d'Arvor, *Marie-France*